

Jean d'Aillon

LE BOURGEOIS DISPARU

(Extrait)

1 Après la Fronde, la famille royale était retournée habiter au Louvre. Le cardinal Mazarin avait retenu la leçon donnée par les émeutiers parisiens lorsque la populace, ayant envahi le Palais-Royal, avait contraint la reine à lui présenter son jeune fils¹. Bien sûr, l'ancien Palais-Cardinal était très agréable à vivre, mais il ne pouvait être défendu comme l'était le Louvre. De plus, la grande galerie permettait d'aller jusqu'aux Tuileries sans sortir, puis de quitter la ville par une porte débouchant hors des murailles.

Au Louvre, le jeune roi s'était installé dans les appartements de son père, Louis le Juste, la reine Marie-Thérèse dans ceux d'Anne d'Autriche, et celle-ci, désormais reine mère, avait fait refaire l'ancien logement de Marie de Médicis, abandonné depuis près de cinquante ans et situé au dessus de ceux de son fils.

On était au début du mois de mai 1661. Le cardinal Mazarin était mort depuis deux mois et tout avait changé dans la vie d'Anne d'Autriche.

Que Giulio Mazarini lui manquait !

Evidemment, elle ne regrettait pas le vieillard teint et fardé qui, jusqu'au dernier moment avait tenté de duper son public et de tromper la mort, en faisant croire à sa bonne santé. Elle ne pleurait pas non plus le rapace qui accumulait richesses et œuvres d'art, comme s'il espérait pouvoir les emporter dans l'autre monde. Non, cet homme-là, elle préférait l'oublier. Elle ne gardait dans son cœur que le cavalier éblouissant capable des *combinazioni* les plus ingénieuses pour vaincre les adversaires du royaume, en évitant de répandre trop de sang... et trop d'argent.

Qu'allait-elle devenir sans lui ? Quel sens aurait sa vie sans son esprit ? Sans ses conseils ? Sans son ironie mordante ? Même son impiété allait lui manquer !

Bien sûr, il lui restait ses fils. Mais la relation privilégiée qu'elle avait avec son aîné, le roi, s'était elle aussi disloquée à la mort de Mazarin. Le cardinal reposait encore sur un lit de parade dans le chœur de la sainte chapelle, à Vincennes, que son fils chéri lui avait fait savoir qu'elle ne ferait désormais plus partie du conseil.

Le lendemain même de la mort de Mazarin, Louis avait convoqué tous ses ministres autour du chancelier pour leur déclarer fort sèchement :

— Messieurs, j'ai bien voulu laisser gouverner mes affaires par feu M. le cardinal. Il est temps que je les gouverne moi-même. Vous m'aidez de vos conseils quand je vous le demanderai.

Elle avait ainsi découvert que son fils qu'elle savait orgueilleux, égoïste, rancunier, dissimulateur, était aussi un ingrat.

Le monde qu'elle avait connu venait de disparaître. Heureusement, il lui restait Dieu.

Dans la chapelle privée de ses appartements, le père Thomas Barey, l'un de ses chapelains, venait de terminer la deuxième messe de la journée et rangeait le calice dans le tabernacle.

Agenouillée sur son prie-Dieu en velours, Anne d'Autriche termina la prière qu'elle faisait à la vierge Marie pour qu'elle protège l'âme de cet homme qui avait tant aimé la France et qui avait laissé à son fils le premier royaume de la Chrétienté. Enfin, elle se signa et se leva. À quelques pas, Mme de Motteville l'attendait.

La reine allait rejoindre ses dames d'honneur quand le père chapelain s'approcha d'elle. S'inclinant avec beaucoup de déférence, il lui demanda :

— Majesté, oserais-je vous demander une grâce ?

¹ Le 9 février 1651.

Elle le considéra avec étonnement. Pour sa vie spirituelle, la reine avait un premier aumônier (Richelieu avait en son temps été grand aumônier), plusieurs aumôniers ordinaires, quatre confesseurs, et dix chapelains servis par six clercs. Le père Thomas Barey n'était qu'un de ses nombreux chapelains et il ne lui avait jamais parlé de lui.

Elle lui sourit, malgré elle :

— Je vous écoute, mon père. Elle fit signe à Mme de Motteville, sa dame de compagnie, de rester.

— Majesté, je suis confus, honteux même, de m'adresser ainsi à vous. Il m'est passé tant d'incertitudes dans la gorge avant que de me décider... Mais ce n'est pas pour moi, c'est pour une de mes paroissiennes...

Il se tut un instant, comme hésitant, et elle lui fit signe de continuer.

[...]